

Apprendre la “langue de l’Europe”: le français parmi d’autres langues dans l’éducation en Russie au siècle des Lumières

Vladislav Rjéoutski

University of Bristol

vladislav.rjeoutski@bristol.ac.uk

Abstract

«Изучая “язык Европы”: французский среди других языков в образовании в России 18 века». Во вступлении к тематическому номеру об изучении иностранных языков в России 18 века уточняются цели, которые преследуют авторы публикуемых статей, международный контекст, в который органично вписывается эволюция преподавания и изучения иностранных языков в России, и роль российских властей и организаторов государственного сектора образования в определении форм и содержания изучения иностранных языков. Публикуемые исследования, конечно, привлекут внимание специалистов по истории дидактики иностранных языков, которые до сих пор не располагали практически никакой информацией об изучении языков в России. Но, прежде всего, данные исследования должны позволить специалистам по русской истории и культуре иметь более точное представление о том, какие слои российского общества изучали иностранные языки, каких успехов они достигли на этом поприще, насколько владение теми или иными языками являлось социально обусловленным в России 18 в. и т.д. На основе ряда примеров показано насколько схожи процессы, происходившие в России, с теми, которые происходили, как правило несколько раньше, в Западной и Центральной Европе. При этом существует и целый ряд отличий, которые объясняются специфическими чертами российского общества и недавней историей России. Российские власти, начиная с Петра I, уделяли большое внимание организации изучения иностранных языков в России 18 в. Однако цели этого изучения не были одинаковыми на протяжении всего периода. Менялся и взгляд на роль родного языка в обучении, и власти не остались глухи к этим новым педагогическим веяниям, что определило направление реформ, которые коснулись в немалой степени и изучения иностранных языков, прежде всего в дворянских учебных заведениях.

La recherche sur l’histoire des pratiques dans l’apprentissage des langues connaît, dans ces dernières années, un intérêt accru qui s’explique certainement en partie par le rôle de la connaissance des langues dans notre monde globalisé, où, grâce aux nouvelles technologies et à la mobilité géographique, les contacts interlinguistiques deviennent quotidiens. Cependant, si notre recherche contribue à tracer une perspective historique dans laquelle s’inscrit l’apprentissage des langues aujourd’hui, quels éclairages apporte-t-elle sur la culture et la société russe du XVIII^e siècle? Comment nos conclusions peuvent-elles être utiles à l’étude d’une langue dans la société en tant que phénomène culturel et social?

Nous donnerons d’abord quelques indications sur les objectifs que poursuivent les recherches dont les résultats sont présentés ici, ainsi que sur les sources et les méthodes que les auteurs utilisent. Dans un deuxième temps, nous verrons comment l’essor de l’apprentissage des langues étrangères en Russie s’inscrit dans le contexte européen. Nous terminerons en jetant un regard rapide sur les tendances principales dans des politiques formulées dans les cercles proches de la cour de Russie à l’égard de l’apprentissage des langues, ce qui nous permettra de mieux distinguer entre les plans des réformes et la réalité de l’apprentissage des langues en Russie à cette époque.

1. L'histoire de l'apprentissage des langues en Russie: objectifs, sources et méthodes de recherche

Un historien de l'enseignement des langues peut travailler sur beaucoup d'objets différents, parmi lesquels les manuels d'enseignement, les méthodologies, les discours sur l'enseignement et l'apprentissage des langues, les maîtres et les élèves...¹ L'exploration de ces objets peut donner des résultats qui nous renseignent non seulement sur les conditions de cet apprentissage, mais, plus largement, sur la popularité d'une langue, sur l'offre et la demande sur le marché des services éducatifs, sur les difficultés que rencontraient les apprenants à cause des méthodes et manuels utilisés ou encore à cause des capacités du personnel enseignant. Comme le remarque pertinemment Daniel Coste, les disciplines scolaires se constituent en corps de pratiques et en complexe de savoirs, et ceux-ci sont déterminés par la société. Mais ces pratiques et ces savoirs sont eux-mêmes producteurs de représentations et de valeurs culturelles; ils se diffusent dans la société et contribuent ainsi à conditionner l'évolution de cette dernière.² En Russie, la liberté de choisir les disciplines à étudier dans certains établissements éducatifs russes au XVIII^e siècle faisait que l'apprentissage des langues dans ces établissements était, dans une certaine mesure, conditionné par la popularité de ces langues dans la société et par les visées utilitaristes qui ont déterminé une certaine hiérarchie mentale de ces langues. Mais en retour, les pratiques de l'apprentissage de ces langues pesaient sur l'évolution de la société, car la connaissance des langues donnait accès à l'information et aux réseaux socio-culturels.

Dans toute une gamme d'objets et d'objectifs qu'une recherche sur l'apprentissage des langues peut offrir, les auteurs des articles proposés dans ce numéro ont privilégié les sources et les objectifs capables de nous renseigner sur les groupes sociaux qui s'initiaient aux langues étrangères dans la Russie du XVIII^e, sur les idées courantes dans la société russe au sujet de l'utilité de telle ou telle langue, sur les possibles usages de ces langues dans la société russe, qui pouvaient influencer les pratiques d'apprentissage, sur les personnels enseignants et les méthodes qu'ils utilisaient, ainsi que sur les conditions d'apprentissage, qui expliquent les succès et les problèmes rencontrés par les Russes dans leur accès aux langues étrangères.

Cette recherche a bien sûr de l'intérêt pour de nombreux spécialistes européens de ce domaine³ qui manquent d'informations sur l'histoire de l'apprentissage des langues et, notamment, du français en Russie,⁴ ainsi que pour de nombreux

¹ Voir Daniel Coste, "Questions sur le statut et la spécificité d'une histoire de l'enseignement des langues," Herbert Christ et Daniel Coste (dir.), *Contributions à l'histoire de l'enseignement du français. Actes de la section 3 du Romanistentag d'Aix-la-Chapelle du 27 au 29 septembre 1989* (Paris: Gahmig Druck, 1990), 9-29.

² Coste, "Questions sur le statut," 23.

³ Notamment les collègues de la Société internationale d'histoire du français langues étrangère ou seconde (SIHFLES), les membres et le réseau de chercheurs autour du projet "History of Modern Language Education in the UK and Europe" (universités de Nottingham et de Warwick), l'Association des professeurs des langues vivantes (APLV) et sa revue *Les Langues modernes*, etc.

⁴ La revue de la SIHFLES *Documents*, en vingt-cinq années de son existence, a publié deux articles touchant de près ou de loin à l'enseignement du français en Russie, alors qu'il y a eu par exemple 96 publications sur l'Italie, 71 sur l'Espagne, 26 sur les Pays-Bas, 12 sur la Suède, etc. *Usages et*

enseignants de langues aujourd'hui qui ont besoin de connaître les racines intellectuelles et sociales de leur métier afin, selon le mot de Marc Depaepe, d'être "sauvés" d'un esclavage technocratique de leur pratique quotidienne.⁵ Cependant, nos recherches s'inscrivent d'abord et surtout dans une exploration de la culture des principaux groupes sociaux en Russie, du processus de modernisation de la société russe et du rôle des autorités dans la transformation culturelle des élites russes. En effet, avec l'ouverture de la Russie à l'Occident et l'intensification sans précédent du processus des transferts Ouest-Est, le rôle de la maîtrise des langues étrangères devenait crucial dans la société russe.⁶

Pour écrire une histoire de l'enseignement des langues et, plus particulièrement, du français en Russie à l'époque des Lumières, nous disposons de multiples sources dont beaucoup sont exploitées ici pour la première fois. Sans pouvoir donner un aperçu de toutes les sources utilisées, nous indiquerons quelques fonds et quelques types de documents. Ainsi, les archives du Corps des cadets de l'armée de terre⁷ sont une source d'une richesse insoupçonnée pour l'étude de ce sujet, bien que certaines parties de la collection semblent être lacunaires. Les archives privées de familles nobles qu'on trouve dans plusieurs fonds d'archives russes⁸ renferment également beaucoup de documents capables de nous renseigner sur les formes et le contenu de l'apprentissage des langues dans l'éducation privée. Là encore, pour la plupart, ces documents n'ont jamais fait l'objet d'analyse dans la perspective qui nous intéresse et parfois sont totalement inconnus des historiens. Beaucoup d'informations utiles pour notre recherche peuvent être également tirées des archives des instances de contrôle de l'éducation privée.⁹ Plusieurs de ces documents ont déjà attiré l'attention des historiens au XIX^e siècle, mais les publications de cette époque ne sont pas toujours satisfaisantes du point de vue de leur exactitude; en s'adressant aux documents originaux l'historien peut trouver de nouvelles voies d'analyse. Si l'on dispose maintenant de nombreux exemples de productions écrites des élèves faites dans le cadre de l'éducation privée, nous manquons de documents pouvant nous renseigner sur le niveau en langues étrangères atteint par les élèves des établissements publics pour la noblesse. Il faut espérer que l'exploration du fonds du Corps des cadets de la fin du XVIII^e siècle, conservé à Saint-Pétersbourg,¹⁰ donnerait une idée plus claire de l'évolution de l'enseignement des langues dans la principale école de la noblesse

représentations du français hors de France. 25 ans d'études historiques au sein de la SIHFLES. Documents HFLES, Marie-Christine Kok Escalle et Karène Sanchez-Summerer, 50 (2013): 234-236.

⁵ Cité d'après Michel Berré, "Recherches en histoire de l'enseignement des langues. Quelle place, quelles méthodes?," in *Usages et représentations du français*, 145-154, ici 151.

⁶ Sur la modernisation de la société russe, voir Simon Dixon, *The Modernisation of Russia 1676-1825* (Cambridge: Cambridge University Press, 1999).

⁷ Conservées aux Archives d'Etat historiques de l'armée (RGVIA) à Moscou, fonds 314.

⁸ Par exemple, les fonds 19 (princes Bariatinski) et 64 (princes Golitsyne) aux Manuscrits de la Bibliothèque d'Etat de Russie (RGB, Moscou).

⁹ Par exemple les archives de la commission auprès de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg aux Archives de l'Académie des sciences de Russie, filiale de Saint-Pétersbourg (PFA RAN), fonds 3, op. 9.

¹⁰ Bibliothèque nationale de Russie (RNB), Manuscrits, fonds 1059 (1788-1794, fonds non reclassé pour l'instant, 365 documents). Le fonds contient de nombreux volumes de "pratique journalière" des cadets en langues, pour la plupart des morceaux d'oeuvres littéraires copiés par les élèves, mais parfois, semble-t-il, leurs propres compositions comme suggèrent les titres: "L'Histoire de la vie de 3 cadets," "Fragment du journal [de?] quelques cadets," "Compliments du nouvel an," "Lettres pour le nouvel an," etc.

russe. Nous manquons aussi de documents sur l'apprentissage des langues dans le milieu de la petite noblesse de province, et les premiers résultats publiés du projet de l'Institut historique allemand de Moscou portant sur la noblesse provinciale en Russie au XVIII^e siècle, riches sur beaucoup de points, nous laissent sur notre faim en ce qui concerne l'étude des langues étrangères.¹¹ Pour explorer les traditions d'enseignement des langues étrangères dans les écoles orthodoxes, beaucoup d'informations peuvent être trouvées dans les descriptions des séminaires ecclésiastiques publiées en Russie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Ces publications sont d'autant plus précieuses qu'elles s'appuient sur les données des archives et des bibliothèques des séminaires, qui ont beaucoup souffert au cours du XX^e siècle. Les descriptions publiées des séminaires restent donc à ce jour une source incontournable pour l'étude de ces établissements. D'autre part, les archives ont conservé plusieurs documents et publications du XVIII^e siècle produits par des élèves et des professeurs des séminaires, tels que lettres, recueils d'anniversaire, discours.¹² Le corpus de manuels de langue, de grammaires, de dictionnaires édités ou importés en Russie au XVIII^e siècle, présenté ici par S. Vlassov, nous donne accès à une vaste littérature utilisée dans l'apprentissage des langues qui peut nous renseigner sur la popularité des langues, sur les méthodes utilisées, etc. Plusieurs répertoires de manuels de français, plus ou moins complets, ont été publiés pour plusieurs pays,¹³ mais la Russie restait jusqu'à présent, sous ce rapport, quasiment inexplorée.

L'interprétation de ces données, comme dans n'importe quelle discipline historique, constitue une pierre d'achoppement possible. L'un des problèmes de l'usage des sources narratives, on le sait, est la critique de leur représentativité et donc de leur force explicative. Mais le même problème se pose pour l'interprétation des données statistiques obtenues à partir des sources sérielles, méthode qui est privilégiée dans les recherches publiées par V. Rjéoutski et E. Kislova, alors qu'on a souvent l'impression que ces données "parlent d'elles-mêmes." Puisque le choix des disciplines linguistiques était libre au Corps des cadets à Saint-Petersbourg, on pourrait penser que le nombre d'inscrits en classe de langue reflétait la popularité d'une langue dans le milieu de la noblesse russe. Or il y a un nombre important de paramètres qu'il faut prendre en compte afin de donner à ces résultats tout leur sens. Est-ce que les élèves du Corps représentaient de façon bien proportionnée toutes les strates de la noblesse russe? Quel était le rôle des familles dans le choix des disciplines à étudier? Dans quelle mesure la proximité de la cour, avec sa culture spécifique qui ne peut pas être réduite à la culture de la noblesse, pesait-elle dans ces choix? Est-ce que les conditions mêmes d'enseignement (personnels enseignants, méthodes utilisées) avaient un impact quelconque sur ce choix? Pour les objets d'études dont le nombre d'échantillons est limité comme les manuels, l'interprétation des données

¹¹ Projet dirigé par Olga Glagoleva et Ingrid Schirle. Voir *Дворянство, власть и общество в провинциальной России XVIII века*, О. Глаголева, И. Ширле (dir.) (Moskva: Новое Литературное Обозрение, 2012).

¹² Particulièrement aux Manuscrits de la Bibliothèque d'Etat de Russie (RGB) et aux Archives d'Etat des actes anciens (RGADA) (les deux – à Moscou).

¹³ Par exemple: Anne Nikliborc, "Les Manuels du français publiés en Pologne au XVIII^e siècle," tiré-à-part de: *Wrocławskie Towarzystwo naukowe. Rozprawy komisji językowej*, Wrocław, III (1961), 151-178; Elisabet Hammar, *L'Enseignement du français en Suède jusqu'en 1807: méthodes et manuels* (Stockholm: Akademilitteratur, 1980); *Insegnare il francese in Italia: repertorio di manuali pubblicati dal 1625 al 1860*, Nadia Minerva et Carla Pellandra (dir.) (Bologna: Pàtron, 1991).

peut s'avérer encore plus difficile. Certes, les tirages et les rééditions peuvent nous renseigner sur le succès de tel ou tel manuel et donc nous dire quelque chose sur la popularité de telle ou telle langue dans la société, mais les livres étaient souvent partiellement invendus et donc les tirages doivent être regardés plus comme des attentes des éditeurs que comme le reflet fidèle de la popularité d'une langue. Par ailleurs, de quelle façon le manuel était-il utilisé? Pour éviter le risque d'étendre injustement nos idées sur les possibles usages des supports didactiques aujourd'hui à d'autres époques, il est nécessaire de ne pas isoler le document de l'espace social qui le consommait.¹⁴ Pour la Russie, une telle analyse reste encore à faire.

L'une des composantes importantes de cette recherche est sa dimension européenne. Beaucoup des principaux acteurs des processus qu'on explore viennent des traditions culturelles centre- et ouest-européennes, et agissent donc comme des intermédiaires dont l'œuvre peut être analysée en termes de transferts culturels.¹⁵ La même grille d'analyse peut être appliquée aux supports didactiques servant à apprendre des langues, dont la circulation était très large au siècle des Lumières. La Russie échappe d'autant moins à ces tendances européennes que son élite s'attachait à se construire comme une élite européenne. Cependant, les processus qu'on observe portent naturellement aussi l'empreinte d'un contexte historique propre à la Russie.

2. Essor de l'apprentissage du français en Russie dans le contexte européen

L'enseignement du français en Europe commence bien avant le XVIII^e siècle. Dans certains pays, il était lié à une tradition ancienne de la francophonie et s'explique par la persistance de cette langue dans des usages professionnels, par exemple dans le domaine juridique en Angleterre, ou encore par le mimétisme social de groupes de population qui reproduisaient certains aspects de la vie de la noblesse, comme son comportement linguistique. Les besoins de maîtriser le français entraînèrent donc la création d'écoles et la publication de "manuels" de français, comme en Angleterre et, dans une moindre mesure, en Ecosse. A la fin du Moyen Age, l'intérêt pour le français diminua dans ces pays sans disparaître complètement.¹⁶ Aux Pays-Bas, le français était aussi appris dès le Moyen Âge: ses relations avec la France étaient intenses et les échanges se faisaient surtout en français; la poésie française était également appréciée. Les besoins des apprenants expliquent l'apparition d'une importante littérature didactique. Mais l'enseignement du français dans les écoles néerlandaises ne se développa réellement qu'au XVI^e siècle, et d'abord dans les écoles auxiliaires, tolérées par les autorités municipales, tandis que dans les écoles officielles ("grandes écoles"), c'était le latin qui régnait. Dans certaines villes (comme à Amsterdam, Leyde, Rotterdam) ayant des relations commerciales directes avec la France, les maîtres de

¹⁴ Berré, "Recherches en histoire de l'enseignement des langues," 148 (qui se réfère à Anne-Marie-Chartier).

¹⁵ Il existe une abondante littérature sur le concept des transferts culturels et son application, voir par exemple: Michel Espagne et Michael Werner, *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècle)* (Paris: Ed. Recherches sur les Civilisations, 1985). Sur la notion d'intermédiaire culturel, voir par exemple *Les intermédiaires culturels. Actes du colloque du Centre Méridional d'Histoire Sociale des Mentalités et des Cultures*, Michel Vovelle (dir.) (Aix-en-Provence: université de Provence, 1978).

¹⁶ Douglas A. Kibbee, *For to Speke Frenche Trewely. The French Language in England, 1000-1600: Its Status, Description, and Instruction* (Amsterdam: Benjamins, 1991).

français étaient invités par les municipalités. Après l'invasion d'une partie des Pays-Bas par les Espagnols dans le dernier tiers du XVI^e siècle, on assiste à un véritable exode de réfugiés réformés vers les Pays-Bas Septentrionaux, suivi par un nouvel afflux, cette fois de huguenots, au XVII^e siècle, ce qui renforça l'enseignement du français aux Pays-Bas.¹⁷ Cependant, dans la plupart des pays européens, le français n'était pas du tout ou était très peu enseigné avant le XVII^e siècle. Dans les universités, dans les collèges des jésuites qui étaient répandus dans toute l'Europe catholique, c'est le latin qui occupait les premières places.

En Russie, avant le XVIII^e siècle, il n'y avait pas à proprement parler d'enseignement des langues modernes. Le latin était surtout enseigné dans les établissements religieux, à l'Académie spirituelle de Kiev en Ukraine et à l'Académie slave-gréco-latine à Moscou. L'absence des langues vivantes s'explique surtout par le cloisonnement culturel du pays: les Russes avaient avec l'étranger des échanges relativement peu développés; les quelques marchands étrangers qui allaient commercer en Russie devaient eux-mêmes se mettre au russe pour faire des affaires avec les marchands du pays, comme c'était, par exemple, le cas des commerçants des villes hanséatiques. Les commerçants français étaient extrêmement rares en Russie avant Pierre le Grand et même sous son règne.¹⁸ S'y ajoutait, comme le montre pour le XVIII^e siècle, dans son article, E. Kislova, l'appréhension de la présence, dans les écoles orthodoxes, de "schismatiques" ce qui posait quelques problèmes car les enseignants autochtones des langues modernes étaient encore très rares. L'Etat russe avait certes besoin de spécialistes de langues modernes, notamment pour les négociations avec les diplomates d'autres pays et pour la traduction. Cependant, au XVII^e siècle ces besoins étaient encore limités: la traduction, à part le *Possolski prikaz* (département des affaires étrangères), se faisait surtout afin de compiler le seul journal russe de l'époque, *Vesti-Kouranty*, destiné au tsar et à son proche entourage, source d'informations sur le monde extérieur. Mais au XVII^e siècle, les périodiques en français n'étaient pas utilisés comme sources pour ce journal, les traductions se faisant surtout de l'allemand et du hollandais.¹⁹ Même cette demande limitée n'était pas toujours satisfaite: les diplomates russes allant à l'étranger n'étaient pas toujours accompagnés d'interprètes connaissant la langue du pays de leur destination et d'habitude ignoraient eux-mêmes les langues étrangères.²⁰ La noblesse russe, à quelques rares exceptions près, n'était versée ni dans les langues ni dans les sciences, n'étant d'ailleurs pas en cela très différente de certaines noblesses européennes d'avant le siècle des Lumières.

Une nouvelle ère de la francophonie en Europe commença au XVII^e siècle. Cette nouvelle fortune du français s'explique par tout un ensemble de raisons: le

¹⁷ Kornelis J. Riemens, *Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande du XVI^e au XIX^e siècle* (Leyde: Sijthoff, 1919); Willem Frijhoff, "Le français et son usage dans les Pays-Bas septentrionaux jusqu'au XIX^e siècle," in *Documents HFLES* 3 (1989): 1-8; Pierre Swiggers, "Regards sur l'histoire de l'enseignement du français aux Pays-Bas (XVI^e-XVII^e siècles)," in *Usages et représentations du français hors de France*, 49-77.

¹⁸ В. Н. Захаров, *Западноевропейские купцы в России. Эпоха Петра I* (Moscou: Rosspen, 1996), 40-41.

¹⁹ *Вести-Куранты. 1656 г., 1660-1662 гг., 1664-1670 гг.: Иностранные оригиналы к русским текстам*. Vol. 2. Исслед. и подгот. текстов Ингрид Майер (Moscou: Языки славянских культур, 2008), 74-76.

²⁰ Un cas de ce genre est raconté dans: Marie-Karine Schaub, "Avoir l'oreille du roi: l'ambassade de Pierre Potemkine et Siméon Roumiantsev en France en 1668," in *Paroles des négociateurs. Entretien dans la pratique diplomatique de la fin du Moyen Age à la fin du XIX^e siècle* (Rome: Ecole française de Rome, 2010), 213-28.

prestige du modèle de cour versaillais, l'exode huguenot (après la révocation de l'édit de Nantes en 1685) qui augmenta considérablement le nombre de francophones dans plusieurs pays d'Europe (Angleterre, Pays-Bas, Prusse et jusqu'en Russie), le déclin du latin qui, à cause des prononciations différentes adoptées dans différents pays, n'était plus l'outil de communication idéal même parmi les diplomates, le prestige de la littérature française, mais aussi du génie civil et militaire français, etc. La prolifération du livre français, notamment grâce aux librairies néerlandaises, et celle de la presse francophone partout en Europe faisait du français le médium européen par excellence. Il ne faut pas oublier que c'était aussi une langue de communication dans le milieu des commerçants dans le Nord de l'Europe: avec le début de la révolution industrielle, la connaissance des langues modernes opposée à celle des langues mortes était à l'ordre du jour. Le français devenait donc progressivement la *lingua franca* de l'Europe; il était particulièrement important pour un noble car il faisait désormais partie intégrante du modèle éducatif et de l'identité même d'un noble européen, même si le degré de la francophonie variait d'un pays à l'autre.²¹

Dès le XVII^e siècle, le français était très apprécié dans certaines cours, même à la périphérie de l'Europe. En Suède, comme en témoigne l'ambassadeur du roi d'Angleterre Bulstrode Whitelock (1605-1675), qui visita ce pays en 1653, les courtisans et la reine maîtrisaient déjà le français et l'utilisaient souvent dans la communication avec les étrangers, même si le grand chancelier de Suède, Axel Oxenstierna, s'étonnait que la nation française fût ainsi honorée plus que les autres.²²

L'enseignement du français était à cette date déjà une réalité dans plusieurs pays européens. Il y avait des raisons à cela: en Suède, par exemple, faire une bonne carrière dans l'administration sans connaître le français devenait difficile, et, pour les militaires, les manuels (de fortification etc.) étaient surtout accessibles en français.²³ Si l'on voulait gagner sa vie comme précepteur ou gouvernante, la maîtrise du français était indispensable. Outre les pensionnats pour la noblesse, se développaient des écoles privées spécialisées en études commerciales et destinées à la bourgeoisie. Le français y était aussi présent²⁴. Parfois, des congrégations religieuses contribuaient à la diffusion de l'enseignement du français, comme c'était le cas en Pologne, où des religieuses françaises furent invitées suite aux alliances matrimoniales des rois polonais avec la France.²⁵ Les cours royales, soit pour des raisons familiales, soit à cause de l'engouement pour un certain modèle de cour dans lequel les divertissements en langue française, comme le théâtre, jouaient un rôle central, servirent souvent de

²¹ Nous n'avons pas de place pour développer cette question ici. Pour plus de détails voir: Gilles Siouffi, "De l'"universalité" européenne du français au XVIII^e siècle: retour sur les représentations et les réalités," in *Langue française* 3, 167 (2010): 13-29; Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française dès origine à 1900* (Paris: Librairie Armand Colin), vol. 5 (1917), 8 (1st, 1934, and 2nd, 1935, parts). Voir aussi *European francophonie: The Social, Political and Cultural History of an International Prestige Language*, Vladislav Rjéoutski, Gesine Argent, Derek Offord (dir.) (Peter Lang, à paraître).

²² Bulstrode Whitelocke, *A Journal of the Swedish Embassy, in the years M.DC.LIII. and M.DC.LIV...*, (London, 1772, vol. 1-2), vol. 1, 310, cité d'après Hammar, *L'Enseignement du français en Suède*, 3.

²³ Voir Olivier Chaline, "L'art de la fortification en Europe centrale et la francophonie (XVIII^e-XIX^e siècles)," in *La francophonie européenne aux XVIII^e-XIX^e siècles. Perspectives littéraires, historiques et culturelles*, Elena Gretchanaïa, Alexandre Stroeve, Catherine Viollet (dir.) (Bruxelles: Peter Lang, 2012), 127-136.

²⁴ Hammar, *L'Enseignement du français en Suède*, 8.

²⁵ Anne Nikliborc, *L'enseignement du français dans les écoles polonaises au XVIII^e siècle* (Wrocław: Prace Wrocławskiego Towarzystwa Naukowego, 1962), 21, etc.

catalyseur dans ce processus. En Italie, le français était aussi enseigné au XVII^e siècle, par exemples dans les collèges des nobles dans le Piémont et dans le duché de Parme, mais aussi à Rome, où les lettrés et les milieux ecclésiastiques cultivaient le français dès le début du XVII^e, à Florence et dans d'autres grands centres.²⁶

En Russie, avec l'arrivée sur le trône de Pierre I^{er} (règne personnel 1696-1725), les contacts avec l'étranger s'intensifièrent, notamment sur le plan diplomatique, les besoins d'une modernisation accélérée nécessitaient le recours à la traduction à une échelle qui n'avait jamais été pratiquée avant,²⁷ de nombreux Russes se rendirent à l'étranger, notamment en France, pour y apprendre des métiers inconnus en Russie... Cette expérience formatrice leur montra l'importance de la connaissance des langues modernes en général, notamment dans le domaine des transferts de savoirs technologiques, et celle du français en particulier, d'abord et surtout dans deux domaines précis: la diplomatie et l'éducation nobiliaire. Tous ces changements exigeaient la formation de nombreux spécialistes de langues ou simplement de gens maîtrisant des langues.

Cependant, le français n'était pas la seule ni parfois même la première langue étudiée. En Russie, l'allemand était profondément ancré grâce à plusieurs facteurs: c'était la langue de la majorité des étrangers qui y résidaient, notamment au Faubourg des étrangers à Moscou, dont plusieurs servaient aux plus hauts échelons en Russie, dans les domaines de l'administration, de l'armée, de la science; des relations intenses liaient la Russie aux pays germanophones; l'annexion des provinces baltes par Pierre le Grand suite à la guerre du Nord amena dans le giron de l'Empire de Russie un groupe important de nobles baltes dont l'allemand était la principale langue, etc. Il n'est donc pas étonnant que l'allemand ait joui d'autant d'intérêt en Russie, notamment dans l'éducation publique et privée.²⁸ L'histoire de l'apprentissage des langues étrangères en Russie au siècle des Lumières peut être vue comme la conquête de nouveaux territoires par le français, parfois contre l'allemand, parfois en parallèle avec lui et, dans une certaine mesure, avec d'autres langues comme l'italien et l'anglais.²⁹ Mais parler de "l'Europe française"³⁰ dans l'apprentissage des langues serait aussi incorrect pour plusieurs autres pays. La norme était le plurilinguisme plutôt que le bilinguisme français/vernaculaire: le pourcentage des élèves étudiant différentes langues étrangères dans certaines écoles militaires suédoises au début du XIX^e siècle montre que le français était fortement concurrencé non seulement par l'allemand, mais aussi par l'anglais qui commençait à se répandre;³¹ en Bohême au XVIII^e siècle, la noblesse

²⁶ Nadia Minerva, "Les précepteurs français dans les maisons nobiliaires et les collèges en Italie (XVII^e et XVIII^e siècles)," in *Le Précepteur francophone en Europe. XVII^e-XIX^e siècles*, Vladislav Rjéoutski et Alexandre Tchoudinov (dir.) (Paris: L'Harmattan, 2013), 65-87.

²⁷ Voir Irina Gouzévitch, "The Editorial Policy as a Mirror of Petrine Reforms: Textbooks and Their Translations in Early 18th Century Russia," in *Science and Education* 15 (2006): 841-862.

²⁸ Kristine Koch (maintenant Dahmen), *Deutsch als Fremdsprache im Rußland des 18. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte des Fremdsprachenlernens in Europa und zu den deutsch-russischen Beziehungen* (Berlin, New York: De Gruyter, 2002).

²⁹ L'anglais n'apparaît tout de même que comme un outil professionnel au Corps des cadets de la Marine.

³⁰ Le titre d'un livre célèbre du marquis Louis-Antoine Caraccioli qui fait référence à une vision du français comme langue universelle, argument développé notamment dans le célèbre traité d'Antoine de Rivarol. Sur cette question, voir l'introduction à *European Francophonie* (à paraître).

³¹ Voir Margareta Östman, "French in Sweden in the Seventeenth, Eighteenth and Nineteenth Centuries," in *European Francophonie* (à paraître).

utilisait l'allemand et le français, parfois le tchèque, voire le latin, mais chaque langue avait ses espaces privilégiés;³² c'est le même multilinguisme qu'on trouve aux Pays-Bas, où le français comme langue des élites et de la bourgeoisie était talonné au XVIII^e siècle par l'allemand et l'anglais.³³

Si le plurilinguisme de la grande noblesse russe la rapprochait des noblesses de l'Europe du Nord, il y avait néanmoins une particularité qui distinguait la situation russe de ce qu'on trouvait dans d'autres pays: c'est l'absence de toute tradition d'apprentissage du latin dans le milieu de la noblesse. Le latin n'était bien sûr pas complètement absent du paysage culturel russe car les religieux orthodoxes l'apprenaient,³⁴ mais la noblesse le connaissait peu et était en cela même soutenue par les autorités.³⁵ Cependant, cela ne suffit pas pour postuler l'ignorance de l'héritage classique par la noblesse russe: cet héritage était, du moins pour la grande noblesse, transmis lors des cours d'autres disciplines, par exemple lors des cours de langues vivantes, qui incluaient traditionnellement des traductions de textes sur des sujets antiques.

Il n'existe pas encore de base de données qui regrouperait les informations sur l'ensemble des enseignants des langues dans la Russie du XVIII^e siècle, à l'exemple de ce qui a été fait pour les pays germanophones par Konrad Schröder.³⁶ Cependant, quelques publications de ces dernières années permettent de comprendre quelle était, dans les grands traits, la composition du corps enseignant en Russie au XVIII^e siècle.³⁷ Les articles publiés ici, particulièrement ceux de V. Rjéoutski et de E. Kislova, discutent cette question. En Russie, la situation était sensiblement différente entre les établissements privés et publics d'une part et les établissements religieux d'autre part, mais dans l'ensemble nous avons un corps enseignant très majoritairement d'origine étrangère. La comparaison rapide avec d'autres pays d'Europe montre que la part des autochtones y était souvent de loin plus importante qu'en Russie. Cette différence s'explique par le fait que le système universitaire y était développé bien plus tôt qu'en Russie et, dans un marché souvent saturé, l'enseignement des langues devenait un gagne-pain non négligeable pour les nombreux intellectuels suédois, allemands ou autrichiens. Nombre d'intellectuels allemands connus embrassèrent la carrière de

³² Ivo Cerman, "Le Précepteur français en Bohême au temps des Lumières," in *Le Précepteur francophone en Europe*, 21-36.

³³ Willem Frijhoff, "Amitié, utilité, conquête? Le statut culturel du français entre appropriation et rejet dans la Hollande prémoderne," in *Usages et représentations du français*, 30-31.

³⁴ Gregory L. Freeze, *The Russian Levites. Parish Clergy in the Eighteenth Century* (Cambridge, MA/London: Harvard University Press, 1977), 83-85.

³⁵ Le texte du règlement du Corps des cadets rédigé par Ivan Betskoï stipule clairement que le latin n'est pas utile pour un cadet noble: "Лишним, кажется, для кадетского Корпуса делом, обучаться Латинскому языку [...]" [Il semble inutile, pour le Corps des cadets, de faire apprendre le latin] (italiques du texte original), [И. Бецкой], *Устав императорского шляхетного сухопутного кадетского корпуса учрежденного в Санкт-Петербурге для воспитания и обучения благородного российского юношества* (С.-Петербург: Тип. Кадетского корпуса, 1766), 2^e pagination, 53. Il y a plusieurs opuscules réunis sous ce titre, parfois sans page de titre à part et avec une pagination différente.

³⁶ Konrad Schröder, *Biographisches und bibliographisches Lexikon der Fremdsprachenlehrer des deutschsprachigen Raumes* (Augsburg: Univ., 1987-1999), Bd. 1-6.

³⁷ On trouve par exemple près de 800 notices sur les enseignants francophones en Russie pendant cette période dans *Les Français en Russie au siècle des Lumières*, Anne Mézin et Vladislav Rjéoutski (dir.) (Ferney-Voltaire: CIEDS, 2011), vol. 2.

précepteurs à un moment de leur vie (Basedow, Fichte, Herbart, Hölderlin, Jean Paul, Kant...) et plusieurs d'entre eux enseignèrent aussi des langues modernes.³⁸ Comparativement, en Russie, les enseignants autochtones manquaient cruellement ce qui était reconnu par ceux qui étaient en charge des réformes du système éducatif.³⁹

Si l'on regarde du côté des publics qui cherchaient à apprendre les langues modernes, on trouve en Russie certaines mais pas toutes les catégories sociales et/ou professionnelles qu'on trouve en Europe centrale et occidentale. La noblesse russe était, ce n'est pas une surprise, l'une des grands consommatrices des services des enseignants de langues. On trouve dès le règne de Pierre le Grand des familles de la grande noblesse russe qui font apprendre le français à leurs enfants. Avec le temps, la norme, dans ce milieu, devint le trilinguisme russe-français-allemand et non pas le bilinguisme russe-français comme on pense encore parfois. Il y eut bien sûr des exceptions notables: l'historiographe prince Mikhaïl Chtcherbatov ne semble pas avoir appris suffisamment l'allemand qu'il n'utilisait jamais dans sa correspondance, mais il ne mettait tout de même pas en question la nécessité pour un noble russe de connaître ces deux langues étrangères.⁴⁰ Dans le modèle appliqué au Corps des cadets nobles, fondé à Saint-Pétersbourg en 1732, la langue française occupait une place importante. Cependant l'écart semble avoir été grand entre ce modèle d'une part et la réalité de l'éducation nobiliaire russe ainsi que les sensibilités vis-à-vis des principales langues européennes dans le milieu de la noblesse d'autre part. Si les méthodes utilisées au Corps des cadets freinèrent le progrès du français dans cet établissement, l'attachement traditionnel à l'allemand chez la noblesse russe devait aussi peser de tout son poids dans le choix des langues à étudier, longtemps libre, alors que l'étoile du français commençait tout juste à poindre à l'horizon. Pour comprendre cette étonnante impopularité du français dans la principale école nobiliaire russe en plein milieu du siècle des Lumières, il faut aussi prendre la bonne mesure du niveau social des familles qui fournissaient le gros des effectifs des élèves de cet établissement et leur éloignement – social et, partant, culturel, – du centre névralgique de la naissante francophonie russe, la cour de Saint-Pétersbourg. Il était—les exemples des Cantemir ou des Menchikov, dès les années 1720-1730, le démontrent—plus facile de prêcher la bonne nouvelle parmi ceux qui étaient les plus exposés aux influences occidentales et qui avaient maintes occasions de côtoyer les étrangers. L'équilibre entre le français et l'allemand dans l'enseignement privé fut vers la fin du règne d'Elisabeth (1742-1762) significativement différent de celui qu'on trouvait au Corps des cadets.⁴¹

Si l'intérêt pour les langues parmi la grande et la moyenne noblesse peut être facilement prouvé par les documents dont nous disposons, il est plus difficile de le faire pour la petite noblesse de province. Il est bien connu que, sous le règne de Catherine II (1762-1796), une partie de la petite noblesse était toujours analphabète, il est difficile de penser que ces nobles pouvaient maîtriser des langues étrangères. Les

³⁸ Franz Neumann, *Der Hofmeister. Ein Beitrag zur Geschichte der Erziehung im achtzehnten Jahrhundert* (Halle: Eduard Klinz Buchdruck-Werkstätten, 1930), 24. Sur la situation en Suède, voir Hammar, *L'Enseignement du français en Suède*.

³⁹ [И. Бецкой], *Устав императорского шляхетного сухопутного кадетского корпуса*, 2^e pagination, 64.

⁴⁰ Voir Derek Offord et Vladislav Rjéoutski, "French in the education of the nobility: Mikhail Shcherbatov's letters to his son Dmitrii," in [Online corpus of documents](#) (accédé le 13 octobre 2013).

⁴¹ Voir l'article de V. Rjéoutski.

souhaits (*nakazy*) des nobles provinciaux exprimés à l'occasion de la convocation de la Commission législative par Catherine II en 1767, mentionnent généralement peu les questions concernant l'éducation, ce qui est en soi révélateur. Ces questions sont débattues essentiellement dans les *nakazy* des nobles de la province de Moscou et de ceux des provinces de l'Ukraine.⁴² Les langues étrangères sont peu mentionnées, mais quand elles le sont, il s'agit de l'allemand et du français, comme dans le *nakaz* des nobles de Serpoukhov, province de Moscou: les nobles de cette province voyaient la nécessité de fonder, pour les fils de nobles, de marchands et de clercs de chancellerie (*prikaznye*), des écoles dans lesquelles on enseignerait au moins l'arithmétique, la géométrie et les langues allemande et française.⁴³ On trouve également, comme dans les Etats allemands, aux Pays-Bas ou en Suède, tout un groupe d'intellectuels non-nobles qui s'initiaient au français, qui pour poursuivre les études dans des universités étrangères dans lesquelles le français était courant, qui à cause de l'importance que le français avait acquise dans le domaine de la science, pour devenir traducteur, etc. Cependant, comparativement, ce groupe était de toute évidence bien plus mince en Russie. Les prêtres orthodoxes, particulièrement dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, n'ignoraient pas les langues modernes et particulièrement les deux qui avaient de la valeur en Russie, le français et l'allemand, pour des raisons qui sont très bien expliquées dans l'article d'Ekaterina Kislova; en revanche, les marchands russes ne semblent pas vraiment intéressés par l'étude des langues modernes (les rares exceptions confirment la règle), alors que, répétons-le, dans le Nord de l'Europe, aux Pays-Bas en particulier, le français était un outil linguistique indispensable dans le commerce.⁴⁴

Comme partout en Europe, l'apprentissage des langues modernes en Russie revêtait des formes diverses et variées: on apprenait le français en cours, dans les écoles publiques ou privées ou à domicile, ou simplement "par la routine," autrement dit par la pratique, dans les familles qui avaient des précepteurs à leur service... Mais il existait d'autres manières d'apprendre ou de polir ses connaissances linguistiques, qui dépendaient fortement du niveau social, et donc des moyens dont disposaient les familles et qui étaient surtout offertes à la noblesse: diverses formes de sociabilité demandant la connaissance de langues étrangères, particulièrement du français (théâtre, salons, loges maçonniques...),⁴⁵ lecture de livres, voyages à l'étranger, y compris sous la forme du Grand Tour... Il est difficile de circonscrire le pré carré dans lequel situer l'apprentissage du français à cette époque aussi parce qu'il s'apprenait non seulement en cours de langue, mais également en cours d'histoire ou de géographie qui pouvaient se passer en français; d'ailleurs les frontières mêmes entre ces différentes disciplines pouvaient être très poreuses, particulièrement dans l'enseignement privé. Le français était donc pratiqué dans une série d'espaces pas toujours bien délimités. Cependant, dans les articles publiés ici, nous avons surtout

⁴² Ян Кусбер, "Какие знания нужны дворянину для жизни? Провинциальные и столичные воспитательные дискурсы второй половины XVIII и начала XIX века," in *Дворянство, власть и общество*, 269-291, ici 277.

⁴³ *Ibid.*, 279.

⁴⁴ Swiggers, "Regards sur l'histoire de l'enseignement du français aux Pays-Bas," 68.

⁴⁵ Voir à ce sujet les publications des membres du projet "French Language in Russia" à l'université de Bristol: Gesine Argent, "[Noble sociability in French: romances in Princess Natalia Kurakina's album](#)"; Vladislav Rjéoutski et Derek Offord, "[Foreign languages and noble sociability: documents from Russian Masonic lodges](#)," etc.

eu recours aux données se rapportant aux cours de langue proprement dits, qui proposent plus de données qui peuvent être analysées avec l'aide d'outils statistiques.

Tout comme dans la plupart des pays européens, l'intérêt pour l'étude du français explique l'apparition d'une multitude de livres dans des genres différents (alphabets, grammaires, manuels de conversation, dictionnaires) qui servaient à apprendre cette langue. Le tableau ci-dessous permet de voir le rythme des publications en Russie:

Tableau 1. Publication en Russie de supports didactiques pour l'enseignement du français⁴⁶

Années	1730	1740	1750	1760	1770	1780	1790
Grammaires	0	0	3	3/2	4/3	10/3	7/6
Manuels de conversation	1	1/0	2/0	1/0	1/0	5/3	2/2
Alphabets et d'autres ouvrages pour les débutants	0	0	0	2	3/3	2/2	7/6
Total	1	1/0	5/0	4/2	8/6	17/8	16/14

On peut comparer ces données avec le nombre d'ouvrages pour l'apprentissage de l'allemand (tous supports confondus, y compris les dictionnaires, dont 11 grammaires et 41 manuels de conversation):

Tableau 2. Publication en Russie de supports didactiques pour l'apprentissage de l'allemand⁴⁷

Années	1690	1700	1710	1720	1730	1740	1750	1760	1770	1780	1790
Nombre	2	3	2	0	3	2	5	12	17	31	29

Même si la comparaison exacte entre ces données est difficile, celles-ci suggèrent que l'intérêt réel pour le français apparut dans les années 1750 et s'accrut progressivement, mais c'est vers les années 1780 qu'on assiste à une croissance très considérable d'ouvrages. En comparaison, l'intérêt pour l'allemand est plus ancien et assez stable; c'est à partir des années 1760, autrement dit dès le début de l'époque de Catherine II, qu'on voit une croissance rapide, avec un pic aussi dans les années 1780-1790. On peut donc supposer que, dans le dernier tiers du siècle, l'intérêt pour l'étude des langues

⁴⁶ Les chiffres avant la barre oblique indiquent le nombre total des publications dans telle ou telle catégorie, ceux après la barre indiquent les nouvelles publications seulement. Si un seul chiffre est indiqué, il s'agit de nouvelles publications. Ces données nous ont été aimablement communiquées par S. Vlassov, voir son article dans ce numéro.

⁴⁷ D'après: Helmut Glück, Yvonne Pörzgen, *Deutschlernen in Russland und in den baltischen Ländern vom 17. Jahrhundert bis 1941. Eine teilkommentierte Bibliographie* (Wiesbaden: Harrassowitz, 2009), XXXIX, XL.

commença à pénétrer des couches plus larges de la population, sans doute surtout la petite noblesse.

Comme partout en Europe également, on voit apparaître beaucoup d'ouvrages multilingues. Sans surprise, on voit le français, l'allemand et le russe présents presque dans tous les ouvrages de ce genre, qu'il s'agisse de manuels de conversation, de dictionnaires ou même d'alphabets. Quelquefois d'autres langues s'y ajoutent comme le latin, le grec, l'italien ou l'anglais.⁴⁸ On voit aussi apparaître des ouvrages destinés à l'apprentissage de l'allemand rédigés en français et destinés aux Russes qui maîtrisaient déjà bien le français, ce qui témoigne des progrès faits par le français qui, d'une discipline scolaire parmi d'autres, commençait dans certains milieux à devenir un support linguistique "universel" dans l'enseignement d'autres matières comme la géographie, l'histoire ou, dans ce cas, l'allemand,⁴⁹ phénomène connu par ailleurs aussi dans d'autres pays européens.⁵⁰

Beaucoup de ces ouvrages étaient évidemment des adaptations d'ouvrages connus en Occident, mais il y avait aussi des productions originales. Les auteurs étaient la plupart du temps des enseignants de langues travaillant en Russie. Ainsi, l'une des premières grammaires françaises publiées en Russie fut signée par Pierre de Laval, précepteur du prince Iouri Troubetskoï (1736-1811, futur conseiller d'Etat actuel, fils du procureur général Nikita Iourievitch Troubetskoï), à qui l'auteur dédia sa grammaire.⁵¹ Souvent, les auteurs étaient des enseignants ou traducteurs auprès de divers établissements éducatifs (Académie des sciences, Corps des cadets de l'armée de terre, Université de Moscou, etc.) intéressés par l'édition d'ouvrages didactiques qui commençaient à apporter un revenu non négligeable. On trouve parmi eux des étrangers, mais aussi quelques Russes.⁵²

Tout comme dans d'autres pays européens, où la création de systèmes d'éducation nationaux était alors à l'ordre du jour, les autorités russes intervenaient de plus en plus dans ce domaine et eurent, par là-même, une influence sur l'apprentissage des langues modernes.

3. Les politiques dans le domaine de l'éducation et l'enseignement des langues en Russie

⁴⁸ Par exemple, *Словарь на шести языках: Российском, Греческом, Латинском, Французском, Немецком и Английском изданный в пользу учащегося российского юношества* (С.-Петербург: при Имп. АН, 1763); Jean Vigneron, *Dictionnaire [sic] manuel en quatre langues Savoir la Française, l'Italienne, l'Allemande et la Russe, par Mr. Veneroni* (Москва: Имп. Моск. Унив., 1771); Christian Gottlieb Arndt, *Lesebuch in drey Sprachen; zum Unterricht der Jugend im Russischen, Deutschen und Französischen [...]* (Sankt-Petersburg: Weitbrecht und Schnoor, 1779), cité d'après: Glück, Pörzgen, *Deutschlernen in Russland*.

⁴⁹ Par exemple, M. Junker, *Abrégé des nouveaux principes de la langue allemande, à l'usage du Noble Corps Impérial des Cadets de terre* (St. Pétersbourg, 1775); *Introduction à la lecture des auteurs allemands, à l'usage du noble corps Impérial des cadets de terre* (St. Pétersbourg: Corps imp. des cadets, 1776), in Glück, Pörzgen, *Deutschlernen in Russland*.

⁵⁰ Par exemple en Suède, voir Hammar, *L'Enseignement du français en Suède*, 111-116.

⁵¹ [P.] de Laval, *Explication de la grammaire française avec des observations, et des exemples sensibles sur l'usage de toutes les parties / Изъяснение новой французской грамматики с примечаниями и примерами на все части слова, приписано его сиятельству Князь Юрью Никитичу Трубецкому от учителя Его Г-на: Да Лавала* (С.-Петербург: при Императорской Академии наук, 1752).

⁵² Fedor Karjavine, Vassili Bounine, Sergueï Voltchkov, etc.

L'intérêt des autorités pour l'éducation de la noblesse russe remonte au tout début du siècle. Certes, sous Pierre I^{er}, l'école du pasteur Glück faisait apprendre non seulement les langues, mais aussi les disciplines propres à l'éducation d'un noble comme l'escrime, la danse et l'équitation, donc les langues faisaient ici partie d'un modèle d'éducation nobiliaire. Cette école fut d'ailleurs regardée par les contemporains comme une académie noble.⁵³ Mais généralement sous Pierre le Grand, la tendance était plutôt de favoriser l'acquisition de savoir-faire pratiques dans le domaine des langues. Ainsi, à l'occasion de la fondation de l'Académie des sciences à Saint-Petersbourg, Pierre le Grand souligna le besoin de former des traducteurs pour traduire des livres dans le domaine des mathématiques, de l'anatomie, de la chirurgie, de la botanique, de l'architecture, de l'art militaire, etc.⁵⁴

Selon le manifeste du 31 décembre 1736, les jeunes nobles devaient être occupés par les études de sept à vingt ans; atteignant l'âge de vingt ans, ils se présentaient au service militaire.⁵⁵ L'oukase du 9 février 1737 précisait qu'avant d'entrer au service de l'État, les nobles se préparaient à leur future fonction en s'initiant aux "sciences": arithmétique, géométrie, lecture et écriture, langues étrangères au choix des parents. L'apprentissage était confié aux familles si elles possédaient au moins cent serfs. Pour les nobles nécessiteux, il était recommandé d'inscrire leurs enfants dans les écoles d'Etat.⁵⁶ Les langues étrangères faisaient donc partie des savoirs que les autorités voulaient voir chez un noble, mais elles ne prenaient pas encore l'initiative de prescrire quelles langues il fallait étudier.

Si, sous Pierre le Grand, l'approche aux langues était surtout pratique, avec la fondation du Corps des cadets en 1732 à Saint-Petersbourg, nous sommes dans un modèle sensiblement différent. La maîtrise des langues modernes y trouvait, certes, aussi une certaine application pratique (par exemple, dans l'initiation à la fortification car les traités de fortification étaient souvent en français), mais elle correspondait surtout à un nouveau modèle culturel, celui de la civilité et de la courtoisie. On a pu voir ce changement dans d'autres pays dès le XVII^e siècle, comme aux Pays-Bas, où l'enseignement du français commençait à s'inscrire dans une nouvelle perspective et à marquer une distance sociale dans la société néerlandaise. Il fut plus tard, au XVIII^e siècle, revalorisé comme instrument philosophique, voire comme moyen d'émancipation,⁵⁷ et la Russie ne resta pas non plus étrangère à ce processus.

⁵³ Igor Fedyukin, *Learning to be Nobles: The Elite and Education in Post-Petrine Russia* (PhD, University of North Carolina, 2009), 59.

⁵⁴ *Ibid.*, 79-80 (fin 1724). L'oukase du 20 janvier 1724, en mentionnant la future Académie, parle d'abord de l'enseignement des langues, puis "d'autres sciences et arts" (*Полное собрание законов Российской империи*, vol. 7 (С.-Петербург: Тип. II отделения, 1830), n°4427, 207). Nous avons utilisé l'édition électronique sur le site [Российская национальная библиотека](http://www.russianbibliotheca.ru) (accédé le 6.10.2013). L'oukase du 23 janvier 1724 précisait que la Russie avait besoin de traducteurs dans les domaines tels que les mathématiques, la mécanique, la chirurgie, l'architecture civile, l'anatomie, la botanique, les arts militaires et ainsi de suite. Il était souligné dans l'oukase que les traducteurs devaient connaître les domaines dont parlaient les textes qu'ils traduisaient. Il était donc décidé de former ceux qui connaissaient certaines langues à quelques sciences et métiers pour leur faciliter le travail de traduction, et ceux qui avaient la connaissance d'un métier, aux langues étrangères (*Полное собрание законов*, vol. 7, n°4438, 217). Voir aussi В.В. Виноградов, *Очерки по истории русского литературного языка XVII-XIX вв.* (Москва: Высшая школа, 1982), 58.

⁵⁵ Manifeste du 31 décembre 1736. *Полное собрание законов*, vol. 9, n° 7142, 1022.

⁵⁶ Oukase du 9 février 1737. *Полное собрание законов*, vol. 10, n° 7171, 43-45.

⁵⁷ Swiggers, "Regards sur l'histoire de l'enseignement du français aux Pays-Bas," 68-69.

Sous le règne d'Elisabeth, l'un des grands pas en avant dans la constitution du système russe d'éducation fut la fondation d'une université à Moscou, en 1755. Les langues modernes occupaient dès le départ une place importante dans cette institution, mais aussi dans les écoles préparatoires qui en dépendaient. C'est là qu'on doit prendre la mesure de la modernité russe car, rappelons-le, les langues vivantes avaient du mal à se frayer un chemin dans plusieurs universités européennes où les adeptes de la latinité gardaient jalousement leurs positions. Quand les langues modernes entraient à l'université, c'était parfois sous la pression des circonstances. En Ecosse, l'importance du français comme langue de prestige d'une part et comme langue de modernité d'autre part explique le développement de son enseignement à Edimbourg, où était concentrée la noblesse, la grande bourgeoisie marchande et judiciaire, et autour de cette capitale. Cependant, à l'université d'Edimbourg, l'enseignement du français se heurtait à une tradition qui excluait les langues modernes des études universitaires: le français était donc enseigné comme une matière supplémentaire et de façon semi-privée, quoique dans les locaux de l'université et avec la bénédiction des autorités universitaires et municipales.⁵⁸ En Suède, la situation était comparativement meilleure. Le français était déjà enseigné à l'université au XVII^e siècle (à Uppsala, dès 1637, à Lund, dès 1669), mais n'était pas encore considéré comme digne d'une chaire académique. Les langues étaient rangées parmi les exercices nobles comme l'escrime, l'équitation et la danse.⁵⁹

La prétendument mauvaise qualité de l'enseignement privé jouait un rôle central dans l'argumentation de la nécessité de fonder une université à Moscou. L'oukase annonçant la création de cette université (janvier 1755), préparé par Ivan Chouvalov, dit en substance:

[...] d'un grand nombre de précepteurs se trouvant à Moscou chez les propriétaires terriens et dont les services sont chèrement payés, la plupart non seulement ne sont pas capables d'enseigner les sciences, mais eux-mêmes n'en possèdent pas les rudiments, et pour cette raison la jeunesse des élèves et les années les plus propres pour l'étude sont perdues alors que le prix de cet enseignement inutile est élevé. Presque tous les propriétaires terriens se soucient de l'éducation de leurs enfants, certains y consacrant une grande partie des maigres revenus de leur domaine, avec espoir de faire de leurs enfants des gens de mérite pour Notre service; d'autres, n'étant pas versés dans les sciences, ou n'ayant pas pu trouver de bons professeurs, acceptent ceux qui ont toute leur vie exercé des métiers de valet, de coiffeur et d'autres professions similaires. Le chambellan et chevalier des ordres Chouvalov démontre que ces défauts vont être corrigés par cet établissement qui sans doute donnera bientôt d'utiles résultats, particulièrement quand il y aura un nombre suffisant de Russes versés dans les sciences [...].⁶⁰

⁵⁸ Richard Wakely, "Aspects de l'enseignement du français en Ecosse avant 1800," in *Documents HFLES* 6 (1990): 82-102.

⁵⁹ Hammar, *L'Enseignement du français en Suède*, 7, 9.

⁶⁰ Traduit du russe. "[...] великое число в Москве у помещиков на дорогом содержании учителей, из которых большая часть не токмо учить науки не могут, но и сами к тому никакого начала не имеют, и только чрез то младья лета учеников, и лучшее время к учению пропадает, а за учение оным бесполезно великая плата дается; все же почти помещики имеют старание о воспитании

Le mot "sciences" (*naouki*) est utilisé ici dans le sens très large qu'il pouvait avoir au XVIII^e siècle et signifie non seulement les disciplines non-linguistiques comme les mathématiques, l'histoire ou la géographie, mais également les langues. Deux ans après la fondation de l'université, en 1757, un nouvel oukase établit des instances de contrôle des connaissances des étrangers qui cherchaient une place dans l'éducation. De nouveau l'oukase mentionne toutes les disciplines sous la dénomination de "sciences," mais les commissions (à l'Académie des sciences de Pétersbourg et à l'université de Moscou) vérifiaient d'abord et surtout les connaissances en langues car c'était ce que la majorité des précepteurs étrangers enseignaient.⁶¹

Sous Catherine II, grâce à Ivan Betskoï, l'homme de confiance de l'impératrice dans le domaine de l'éducation, on assiste à la fondation du premier établissement public pour les jeunes filles en Russie, la Société d'éducation des jeunes filles nobles connue vulgairement comme l'Institut Smolny (1764) pour lequel l'école de Saint-Cyr de Madame de Maintenon, rappelons-le, fut l'un des modèles. Influencée probablement par les idées de Rousseau,⁶² qu'elle disait ne pas aimer, l'impératrice cherchait un moyen de produire "une nouvelle race" d'hommes et de femmes. Catherine et Betskoï firent un pas en avant par rapport à Ivan Chouvalov: ils cherchaient non seulement à mieux contrôler l'éducation de la noblesse en proposant une alternative à l'éducation privée, mais souhaitaient renforcer ce contrôle en enlevant l'enfant à ses parents car, ayant eux-mêmes subi une mauvaise éducation, ceux-ci pouvaient transmettre de mauvais principes à leur progéniture. Le personnel enseignant était au début majoritairement étranger et, semble-t-il, surtout francophone, et la langue française occupait la place centrale dans le nouvel établissement. Par rapport au Corps des cadets où à la même époque le français était toujours loin derrière l'allemand, la différence était non négligeable, et doit être sans doute expliquée par une plus grande proximité entre l'Institut Smolny et la cour et par la diffusion des idées sur le rôle du français dans les fonctions sociales d'une femme noble.⁶³

D'autre part, en ce début du nouveau règne, le Corps des cadets fut touché par des réformes initiées par Betskoï, en 1764. Si l'on reste dans le domaine des langues, ce qu'on remarque d'abord, c'est l'insistance sur la langue russe: jamais auparavant on ne

детей своих, не щадя иные по бедности великой части своего имения и ласкаясь надеждою произвести из детей своих достойных людей в службу Нашу, а иные не имея знания в науках, или по необходимости не сыскав лучших учителей, принимают таких, которые лакеями, парикмахерами и другими подобными ремеслами всю жизнь свою препровождали; и показывая он Камергер и кавалер Шувалов, что такие в учениях недостатки реченным установлениям исправлены будут, и желаемая польза надежно чрез скорое время плоды свои произведет, паче же когда довольно будет национальных достойных людей в науках [...]." Oukase du 24 janvier 1755, in *Полное собрание законов*, vol. 14, n° 10346, 284-287, ici 286.

⁶¹ Oukase du 5 mai 1757, in *Полное собрание законов*, vol. 14, n° 10724, 756.

⁶² Pavel Milioukov a supposé que Catherine pouvait aussi être influencée par les idées d'un des principaux théoriciens du règne de Pierre le Grand, Théophane Prokopovitch, qui a décrit le procédé de l'isolation de l'élève dans ses œuvres. П. Милуков, *Очерки по истории русской культуры. Искусство. Школа. Просвещение* (Москва, 1994), t. II, vol. 2, 264-265.

⁶³ Voir pour plus de détails, l'article de V. Rjéoutski. Sur le rôle du français dans la vie des femmes de la haute société en Russie, voir par exemple Argent, "[Noble sociability in French: romances in Princess Natalia Kurakina's album.](#)"

s'était autant préoccupé de l'apprentissage par les élèves de leur langue maternelle.⁶⁴ Désormais, toutes les matières non linguistiques devaient être enseignées en langue russe.⁶⁵ Qui plus est, Betskoï prône aussi l'apprentissage du slavon, langue liturgique, afin "d'écrire en russe *correctement et avec éloquence*, et par là de comprendre mieux nos livres saints."⁶⁶ Cette insistance sur la langue russe ne doit peut-être pas être mise sur le compte de la gallophobie, qui commençait à se développer dans ces années, en réaction à la diffusion de l'usage du français dans la société. La gallophobie, certes, stimula la réflexion sur la langue russe et sa place dans la société, ce qui mena, dans les années 1780, à la fondation de l'Académie russe sous la présidence de la princesse Ekaterina Dachkova et aux travaux sur le dictionnaire de la langue russe, et ce qui marqua aussi les travaux de la Commission pour l'établissement des écoles populaires. Il serait plus juste de lier cette approche à l'influence sur Betskoï des idées sur le naturel et l'artificiel, qui étaient alors extrêmement répandues parmi les théoriciens de l'éducation et qui trouvèrent leur expression dans *l'Emile, ou de l'éducation* de Rousseau, sorti dans ces mêmes années (1762). Et même si *l'Emile* fut mis à l'index en Russie, l'influence des idées pédagogiques de Rousseau dans la société russe était énorme.⁶⁷ Cependant, rien ne prouve que les bons vœux de Betskoï concernant la russification de l'enseignement furent mis en pratique, car c'est justement dans ces années qu'on engagea de nouveaux enseignants étrangers pour le Corps des cadets; ils enseignèrent au moins deux disciplines, l'histoire et la géographie, en français. Entre les projets de réformes et leur réalisation, le chemin pouvait être long.

L'histoire, la géographie, la physique et d'autres matières étaient enseignées en français aussi à l'Institut Smolny. En 1782, l'inspection de l'Institut des jeunes filles dévoila quelques défauts criants. Le russe était peu connu des jeunes filles, la majorité des jeunes filles bourgeoises ne pouvaient même pas écrire correctement leur prénom. La Commission décida que les matières non-linguistiques devaient désormais être enseignées en russe et les enseignants ignorant le russe furent remerciés.⁶⁸

C'est dans les mêmes années qu'on voit des tentatives de rationaliser et de systématiser le système d'enseignement dans les écoles publiques. Une initiative intéressante dans ce sens fut entreprise au Corps des cadets de la marine où, grâce à son inspecteur, Grigori Poletika, on introduisit un système de classes de niveau qui s'opposait au système traditionnel des classes d'âge.⁶⁹ Cette rationalisation toucha aussi l'enseignement des langues: on refusait de mettre les élèves ayant des niveaux différents dans la même classe; on voulait donner les mêmes supports méthodiques à tous les élèves ce qui permettait d'avoir plus de suite dans l'enseignement; enfin on recommandait d'appliquer les mêmes méthodes, ce qui devait garantir une certaine uniformité de l'enseignement et permettre ainsi un passage plus facile d'un niveau à

⁶⁴ [И. Бецкой], *Устав императорского шляхетного сухопутного кадетского корпуса*, 1^{re} pagination, 36, etc.

⁶⁵ *Ibid.*, 2^e pagination, 63-65.

⁶⁶ *Ibid.*, 2^e pagination, 50: "славенскому языку, дабы российским писать *правильно и красноречиво*, и тем удобнее разуместь церковныя наши книги" [l'italique de l'original].

⁶⁷ Alla Zlatopolskaïa, "L'image du précepteur et la théorie pédagogique de Rousseau dans la culture russe," in *Le Précepteur francophone en Europe*, 205-218.

⁶⁸ Н. П. Черепнин, *Императорское воспитательное общество благородных девиц: исторический очерк, 1764-1914* (С.-Петербург: Гос. Тип., 1914), vol. 1, 200-202.

⁶⁹ Archives d'Etat de la marine (RGA VMF), fonds 432, op. 1, d. 10 (1764-65).

un autre.⁷⁰ Là encore, on voit une insistance sur le rôle de la langue maternelle dans l'apprentissage des langues étrangères: la traduction devait être faite à partir du russe en une langue étrangère et vice versa et non à partir d'une langue étrangère en une autre langue étrangère comme cela se faisait souvent auparavant.⁷¹ Cette tendance continua au XIX^e siècle avec l'intensification des processus identitaires dans la société russe.

La dernière réforme qu'on mentionnera dans cet aperçu rapide, est la réforme de la Commission pour l'établissement des écoles publiques, dans les années 1780. Afin d'harmoniser tout le système d'éducation, la Commission décida d'imposer les programmes des écoles dites "populaires" (*narodnye outchilichtcha*) aux écoles privées qui comptaient parmi les principaux foyers d'enseignement des langues étrangères. Les langues étrangères ne devaient pas être enseignées dans les écoles populaires, l'allemand ne fut introduit qu'à partir de l'école du niveau supérieur, dite "école principale," et le français devait être réservé à l'enseignement particulier. Mais l'enseignement des langues étrangères ne fut pas vraiment interdit aux pensionnats pour autant car le choix de la langue dans laquelle l'enseignement était fait était laissé au maître du pensionnat.⁷² Le fait que le français fut exclu du programme des écoles populaires s'explique sans doute plus par le fait que cette langue était alors socialement très marquée (alors que les écoles populaires, sans être fermées à la noblesse, ne lui étaient pas directement destinées) que par sa prétendue inutilité pour le service de l'Etat,⁷³ sinon on devrait considérer que l'enseignement du français dans les écoles publiques pour la noblesse n'avait d'autre fondement que les besoins de la sociabilité nobiliaire. Or sans le français, la carrière de diplomate était impossible, de même que devenait problématique celle de militaire ou d'ingénieur, car beaucoup de livres nécessaires à l'apprentissage de ces métiers n'étaient toujours disponibles qu'en français.

Conclusion

L'apprentissage du français en Russie est donc un phénomène tardif par rapport à plusieurs autres pays européens, mais ses formes, les supports didactiques qui y étaient utilisés, les publics que cet enseignement touchait, étaient en grande partie les mêmes qu'en Europe centrale et occidentale. Avec tout de même quelques particularités, qui soulignent la spécificité russe: le désintérêt de la plupart des marchands pour les langues étrangères ce qui constituait sans doute une barrière au transfert de techniques et savoir-faire occidentaux dans le domaine du commerce; l'extrême rareté d'enseignants locaux, ce qui longtemps mit les enseignants étrangers en position de choisir librement les méthodes d'apprentissage et le contenu des cours de langues; les positions extrêmement solides de l'allemand, ce qui rapproche la Russie de certains pays du Nord; enfin l'absence de toute tradition d'apprentissage du latin dans le milieu de la noblesse russe. Si le désintérêt pour le latin pouvait en effet dans

⁷⁰ *Ibid.*, f° 22 v, etc.

⁷¹ *Ibid.*, f° 23.

⁷² Archives historiques d'Etat de Russie (RGIA), fonds 730, op. 1, d. 70. Voir à ce sujet Vladislav Rjéoutski, "Les écoles étrangères dans la société russe à l'époque des Lumières," in *Cahiers du monde russe*, 46/3 (2005): 473-528, ici 486.

⁷³ Comme le considère Jan Kusber: Кусбер, "Какие знания нужны дворянину для жизни?," 285.

maints cas aplanir le chemin pour les langues modernes, à la différence de certains pays européens où la tradition latine dans l'éducation freina le développement dans cette direction, cette particularité russe ne devrait pas à notre avis être regardée comme l'élément décisif du progrès de la francophonie en Russie.⁷⁴ On invoquerait plutôt le désir des élites russes de s'emparer du modèle européen d'éducation nobiliaire dans lequel le français était le pivot central.

Au XVIII^e siècle, les politiques officielles dans le domaine de l'éducation se concentrèrent sur des chantiers plus généraux tels que la création d'un système unifié d'éducation, les réformes des établissements éducatifs, ou la mise en place du contrôle de l'éducation privée, mais dans tous ces cas, les dispositions gouvernementales ont influencé l'enseignement des langues sans pour autant le réformer de fond en comble. C'est particulièrement dans le domaine de l'éducation privée que les résultats de l'intervention de l'Etat furent médiocres. Il n'est pas étonnant que, sous les règnes d'Alexandre I^{er} (1801-1825) et de Nicolas I^{er} (1825-1855), ce domaine soit resté prioritaire pour le gouvernement et ait connu des développements nouveaux tels que le durcissement du contrôle sur le secteur privé, qui toucha l'enseignement des langues vivantes, ou encore l'accent mis, dans les établissements pour la noblesse, sur les langues mortes comme symbole de la solidité du savoir contre le côté mondain, léger voire dangereux de la langue française.⁷⁵

Nous espérons donc que ces études contribueront à corriger les vues stéréotypées concernant le comportement linguistique de quelques uns des principaux groupes sociaux en Russie, comme la noblesse et le clergé. Au lieu d'un modèle imprécis basé sur l'idée du bilinguisme franco-russe de la noblesse nous proposons un modèle bien plus nuancé qui n'ignore pas le rôle d'autres langues dans l'éducation de la noblesse et qui s'attache à faire la distinction entre les acquis linguistiques des différentes strates à l'intérieur de ce groupe social.

⁷⁴ Voir Gilles Siouffi, "De l'«universalité» européenne du français au XVIII^e siècle: retour sur les représentations et les réalités," in *Langue française* 167/3, (2010): 13-29.

⁷⁵ Voir par exemple Alain Besançon, *Education et société en Russie* (Paris, La Haye: Mouton, 1974), notamment 17-18.